

SEPTIÈME SÉRIE — N° 2

19^e Année — 1^{er} Mai 1914



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE

- « LA COOPÉRATION DES IDÉES » *A nos amis, à nos lecteurs.*
- J. DESSAINT *Les Conservateurs républicains et leur Mission.*
- G. DEHERME *Le Pouvoir social des femmes.*
- J. DESSAINT *Les Idées politiques d'Aug. Comte.*
- G. DEHERME *L'Union dans la famille, dans la patrie, dans l'Humanité et au delà.*
- G. DEHERME *L'Art héroïque.*
- G. D. *Les Livres qui font penser.*

Le Numéro : 0 fr. 25

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
6, Boulevard de la Madeleine, 6
PARIS

La Coopération des Idées

Directeur : **G. DEHERME**

Prix du Numéro : **0 fr. 50**

ABONNEMENT ANNUEL : { **6 francs pour la France,**
10 francs pour l'Étranger.

Collections de la précédente série
(années 1908, 1909, 1910 et 1911) : **5 francs par année.**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

PARIS :- 6, Boulevard de la Madeleine, 6 :- PARIS

On reçoit :

Pour tout ce qui concerne L'ADMINISTRATION, *tous les jours*, sauf les dimanches et jours fériés, de *8 heures du matin à midi* et de *2 à 6 heures du soir* ;

Pour LA RÉDACTION, tous les *mercredis*, de *4 à 6 heures du soir* ;

Enfin, en réunions amicales, sans invitation spéciale, *tous les dimanches*, de *4 à 6 heures*. Les lecteurs, collaborateurs et amis de *la Coopération des Idées* seront toujours les bienvenus.

Aucun article publié n'est payé.

Les manuscrits non publiés sont à la disposition de leurs auteurs.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.



La Coopération des idées

A NOS LECTEURS, A NOS AMIS

Voici encore un numéro d'attente.

Mais c'est pour manifester que nous ne restons pas inactifs. Par le livre, par la brochure, nous nous efforcerons de continuer l'œuvre de propagande que la revue avait entreprise, — prématurément.

Cette action moins absorbante, tout en étant plus réfléchie, convient peut-être mieux à la période confuse que nous traversons. Nous la poursuivrons donc jusqu'au jour où nous croirons pouvoir reprendre avec plus de succès une action plus étendue, sinon plus profonde, soit par la revue, le pamphlet ou le journal, soit par des conférences.

Jusque-là, nous prions instamment nos amis et lecteurs de rester en communication avec nous et de faire pour la diffusion des ouvrages positivistes de nos collaborateurs ce qu'ils faisaient pour répandre la revue.

Nous attirons particulièrement leur attention sur l'excellent petit livre de J. Dessaint (Remy Anselin,)

dont nos lecteurs ont pu apprécier les chroniques politiques de quinzaine. Parmi les ouvrages que nous annonçons, c'est le plus opportun.

De plus en plus, nous nous attacherons à propager des petits livres de ce genre. Et peut-être, si l'on nous aide assez, trouverons-nous quelque combinaison pour les publier à meilleur compte.

D'ores et déjà, nous pouvons annoncer dans cet ordre plusieurs ouvrages de G. Deherme, dont le premier, *Le Nombre et l'Argent*, paraîtra sous peu ; puis un *Appel au prolétariat*, que notre ami J. Ravaté ne refusera pas d'écrire et qui s'adressera spécialement aux syndicalistes. Ni Antoine Baumann, qui a déjà un solide bagage à son actif, ni J. Dessaint, nous l'espérons, n'en resteront là.

Nous utiliserons tous les concours, tous les conseils qu'on voudra bien nous donner.

La Coopération des Idées.

LES CONSERVATEURS RÉPUBLICAINS

Et leur mission ⁽¹⁾

Voici quelques extraits de l'introduction de ce livre qu'il serait si nécessaire de répandre. Nous les faisons suivre de la table des matières.

INTRODUCTION (extraits).

...Pour moi, si vous me demandiez quelles étaient, en notre province lointaine, à mes pareils et à moi,

(1) Par J. DESSAINT. — Perrin, éditeur.

nos idées et nos préoccupations, à la fin du dernier siècle, je vous répondrais qu'elles étaient tournées exclusivement vers la politique. Nulle autre besogne ne nous paraissait plus urgente que le parachèvement et le perfectionnement de l'institution parlementaire. Aux environs de 1896, justement, tout succédait à nos vœux. Les vieux partis avaient désarmé et s'étaient ralliés à la République parlementaire. *Whigs* et *tories* ! Les deux grands partis étaient enfin constitués, dont l'harmonieuse alternance allait nous procurer le progrès politique et social en corrigeant tour à tour l'excès du Mouvement par les forces de la Résistance et les intransigeances de celle-ci par les impulsions du Mouvement.

A distance, tant de candeur et de simplicité prête assez à sourire. Nos intentions, aux uns et aux autres, reluisaient de pureté. Et l'on n'aurait pu incriminer que la brièveté de notre sagesse, quand nous prenions si allégrement le provisoire pour le définitif et pensions reconnaître les caractères de la stabilité aux précaires et vacillantes apparences d'une société en état de surfusion.

L'événement eut tôt fait de mettre un terme à notre béatitude. L'état de surfusion est à la merci du moindre choc. L'Affaire éclata. Il n'en fallait pas tant.

...L'entière conviction où nous étions d'une erreur judiciaire commise en 1894 fit de nous, *volentes*, *volentes*, des révolutionnaires par position. Toutefois, nous, les anciens modérés et mélinistes, ne laissions-nous point de faire bande à part. Et l'on me vit siéger, sous la présidence d'un savant de noblesse républicaine, M. Adolphe Carnot, au Comité exécutif de l'Alliance républicaine démocratique, où, mêlé à des seigneurs parlementaires de haut parage, je m'ef-

forçais, tant bien que mal, de concilier mes tendances anciennes avec les exigences de notre nouvelle situation.

Comme l'a très bien noté M. Georges Sorel, observateur attentif et pénétrant des événements contemporains, la défection d'une partie des modérés passés, avec Waldeck-Rousseau, au radicalisme, pour cause de dreyfusisme, eut ce résultat d'évincer du pouvoir cette sorte d'aristocratie républicaine qui, depuis vingt-cinq ans, assurait à notre établissement parlementaire quelque décence dans la tenue et quelque continuité dans l'action. La révolution dreyfusienne — la locution appartient à M. Georges Sorel — aura consisté dans la dépossession brutale de cette oligarchie opportuniste et modérée, recrutée parmi les grands bourgeois, douce de mœurs et courtoise de ton, héritière et continuatrice de ceux que Guizot invitait à s'enrichir sous la monarchie de Juillet.

Aux grands bourgeois modérés a succédé, vers 1900, le petit bourgeois, l'intellectuel, le primaire, le « classe moyenne », le bouzingot, le politicien socialiste.

On attendait beaucoup de cette nouvelle couche dirigeante, moins élégante, moins avertie, mais réputée plus virile et plus énergique. De telles gens ne devaient, selon toute vraisemblance, reculer devant aucun obstacle pour faire une France nouvelle. On crut, un instant, que l'âme des grands ancêtres était passée en eux. Et la déception vint. Le météore que nous suivions, avec quelle fièvre d'espérance, vous le savez, brilla de l'éclat fugitif d'une pièce d'artifice dans la nuit. Bientôt, nous barbotions, loin de la Terre promise, dans les marécages pestilentiels du politicianisme. Quand il mourut, deux ans après

être descendu du pouvoir, Waldeck-Rousseau, en d'émouvantes pages testamentaires, demandait pardon aux hommes, sinon à Dieu, d'avoir laissé tomber en de telles mains sa succession. Qu'un principe de vie et de réformation eût prévalu en même temps que les jacobins, voilà ce qu'il ne fut pas permis longtemps de croire. Leur puissance destructive s'exerça avec frénésie contre l'Église catholique. Mis en demeure de prouver leurs aptitudes constructives et organiques, ils se laissèrent dresser un vaste procès-verbal de carence. Ils ne surent qu'établir sur ce pays un véritable état de siège administratif, une domination abjecte et policière qui leur permit d'assouvir leur appétit de places, de profits et de décorations. Leur ardeur à la curée n'eut d'égale que la dérision qu'ils firent de leurs doctrines et de leurs programmes. Cette période honteuse a déjà reçu, de la part d'un publiciste républicain, M. Henry Leyret, le nom d'infamie et de flétrissure qu'elle portera dans l'histoire. Ce sera la période des *Tyrans ridicules*.

Durant cette « Montagne sans échafauds », cette Terreur de contrefaçon et de parodie, rabaissée au niveau de ses tristes protagonistes, que devinrent les grands bourgeois modérés ?

Ils vécurent, comme ceux de la première Terreur, ... mais plus confortablement.

Les uns se réfugièrent dans une opposition verbale et académique. Les autres se faufilèrent habilement dans les rangs du parti radical, fort aises, après tout, de trouver, à si bon compte, des collaborateurs peu gênants, mais rendus précieux par leur réelle entente des affaires. Et nous eûmes ce spectacle, dont on n'a peut-être pas suffisamment goûté l'ironie, de Barthou et de Poincaré, ministres sous Clemenceau.

Depuis douze ans, la France se dissout, suivant le mot de Rouvier le cynique. C'est une crise, disent les optimistes. Cela passera, et la France en a vu bien d'autres. Mais qu'est-ce qu'une crise qui ne passe pas, sinon une maladie grave, profonde, en voie de devenir mortelle? Qui donc peut contempler, sans un sentiment d'inquiétude, l'état actuel des affaires françaises? Qui donc est encore abusé par le mensonge conventionnel des partis et des journaux?

Le sentiment de cette déchéance semble avoir rendu aux bourgeois modérés, dont l'Alliance Carnot est le centre, une parcelle de leur antique vertu. Depuis deux ans, ils s'efforcent, avec plus de bonne volonté que de clairvoyance, au *risorgimento* nécessaire. Ils me rendront cette justice qu'au jour déjà lointain où je les quittai, trop peu pourvu de notoriété et d'autorité pour les amener à mes vues, j'avais annoncé ce qui arrive. Depuis, j'ai rencontré le port, après tant d'orages. Et c'est à vous que je le dois, mon cher Deherme, à vous qui, par votre admirable *Coopération des idées*, où vous poursuiviez l'œuvre, trop tôt déviée et dégénérée, des *Universités populaires*, m'avez procuré l'inappréciable bienfait de l'initiation positiviste. C'est à l'intention de mes anciens amis que j'ai, sur vos conseils, écrit cet opuscule.

Une fois de plus, dans cette série de recommencements que présente notre histoire contemporaine, « la secousse républicaine a assez développé le régime parlementaire et le journalisme pour faire prévaloir le besoin d'ordre sur celui de progrès ».

Elle a fait resurgir le parti qui « s'efforce à la fois d'écarter les révolutionnaires et les rétrogrades ». Et, sous la plume de M. Poincaré, chef de ce parti, nous avons vu éclore, un peu étonnés, cet apophthegme

significatif : « Le progrès n'est que de l'ordre en mouvement ». M. Poincaré a répété Comte. A-t-il mesuré l'immense portée, politique et sociale, de cette formule ?

« On peut, écrivions-nous, dans *la Coopération des idées*, à la date du 1^{er} février 1912, accorder quelque crédit au savoir-faire de M. Poincaré, et, si l'on veut, à ses bonnes intentions. Selon toute vraisemblance, il est appelé à rendre témoignage, dans un temps pas très éloigné, à raison même de sa valeur personnelle, un décisif témoignage à l'impossibilité foncière où se trouve le régime de puiser en soi-même une force de réformation. En vertu de l'arrêt irrévocable porté par Comte, il n'aboutira, faute d'une doctrine appropriée au but, qu'à la constatation de son impuissance. »

Prophétie que l'événement achève de vérifier.

La France se dissout !

Les assemblées parlantes n'exercent plus que par intermittence la fonction gouvernementale. L'intérêt supérieur du pays n'a plus d'organe. La force de subordonner au point de vue d'ensemble et de faire converger vers un commun but les intérêts de castes, de coteries, de factions, de métiers, de régions s'est retirée des fantoches qui usurpent le nom de gouvernants et s'abandonnent à la pente des circonstances.

A l'extérieur, une politique, dont l'ambition contraste follement avec la pauvreté et l'incohérence des moyens, nous vaut déceptions sur humiliations.

Dans l'ordre spirituel, une anarchie croissante, une impossibilité toujours plus grande de se fixer à quelque chose. Et, brisant le frêle obstacle d'une morale incertaine, la dépopulation, la pornographie, l'alcoo-

lisme, la criminalité, ces témoins de la décadence, étendent l'aire de leur invasion.

Pour résister, quelles ressources nous restent ?

Dans l'ordre matériel, la centralisation fonctiocratique, elle-même entamée, mais capable encore, telle quelle, de servir d'armature au régime.

Dans l'ordre spirituel, certains sentiments traditionnels, non intacts, mais vivaces encore, qui, en se manifestant de temps à autre, donnent naissance aux faux renouveaux, aux fausses rédempptions. Les vertus et les croyances, fortement battues en brèche, de la femme française.

Mais, cette réserve finira par s'épuiser. Craignons que, dans un avenir trop prochain, la voix des morts ne s'éteigne et leur persévérance ne faiblisse.

En vérité, il faut aux bourgeois modérés, dans la tâche qu'ils ont entreprise, d'autres aides et d'autres réconforts.

Pas de livre plus actuel que l'*Appel aux conservateurs*. Que ceux-ci y cherchent le développement de la maxime dont le président de la République française n'a pu ou voulu tirer toutes les conséquences. C'est là qu'on trouvera la clef de l'énigme, là qu'on rencontrera la vérité et la vie, les tranquilles certitudes, mères de l'action soutenue, énergique et efficace.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	
I. — Le positivisme et son fondateur.	
II. — La valeur pratique du positivisme.	
III. — <i>L'Appel aux conservateurs</i>	
IV. — Qu'est-ce que les conservateurs ?	
V. — De 1855 à 1912.	
VI. — La situation actuelle	

VII. — L'essentiel du positivisme.
VIII. — L'alliance religieuse avec les catholiques.
IX. — L'alliance politique avec les révolution-
naires
CONCLUSION

LE POUVOIR SOCIAL DES FEMMES⁽¹⁾

Nous nous bornons à reproduire l'avant-propos et la table des matières qui donneront une idée de la composition de l'ouvrage (1).

AVANT-PROPOS

Parce qu'ils sont devenus athées, l'intellectuel et l'artiste ne croient plus à la raison, à la beauté, à la gloire, mais à la célébrité du moment et à l'argent ; le prolétaire ne croit plus au travail et à la discipline, mais à la brutalité du nombre ; la femme ne croit plus à la dignité du devoir et à l'amour, mais à la concupiscence et à l'orgueil de ses « droits ».

Parce qu'ils se déclarent émancipés ainsi, ils subissent servilement les odieuses tyrannies de l'argent, de la contrainte étatique, de l'exploitation économique et du libertinage.

Ce n'est pas seulement Dieu que renient ces mécréants décérébrés, mais leur être même, la liberté et le bonheur.

Dans ces pages, on voudrait leur montrer qu'ils s'égarèrent et qu'ils prennent pour le progrès un recul précipité vers la pire barbarie.

(1) G. DEHERME. — Perrin et C^e, éd.

Des mots nous cachent les terribles réalités. Le siècle de l'argent est celui du paraître, du bavardage et du mensonge. Aussi de la prostitution, — entendons de toutes les prostitutions.

Encore qu'on ait réservé ce vocable infamant pour désigner la moins ignoble et la moins dangereuse des prostitutions, la femme y a mieux résisté qu'ici. Malheureusement, le féminisme ne le fortifie pas. Non plus que le socialisme n'élève le prolétaire, — du moins le socialisme politicien et braillard, négatif et destructeur de l'heure présente.

Le féminisme n'est que la transposition, chez la femme désemparée, de toutes les erreurs, de toutes les insanités révolutionnaires : individualisme, matérialisme, jacobinisme.

Ces théories soi-disant nouvelles, qui ne font illusion qu'aux cerveaux creux, mal instruits ou mal construits, l'Humanité les a toujours connues. Elles sont vieilles comme la sottise, l'ignorance et l'envie. C'est le cri stupide de la Bête révoltée contre l'Esprit : *Non serviam!*

Si l'on pouvait supposer qu'un certain ordre matériel pût s'établir sans unité spirituelle, peut-être pourrait-on compter sur la souffrance pour ramener nos contemporains au bon sens. Mais où se prendraient-ils ?

Une fébrile agitation dans une cohue d'épileptiques. la vanité, l'ostentation de la richesse ou du savoir, le bruit, les plaisirs grossiers, des phrases et des phrases ont obnubilé leur entendement. Si, en se reprenant parfois, ils aperçoivent l'horrible néant de leur existence d'apparat, ce n'est pas à plus de conscience qu'ils aspirent pour se libérer, mais à s'étourdir plus encore pour s'oublier mieux. Ainsi les toxico-

manes sont poussés à augmenter leur dose, ainsi s'entretient et s'accroît par elle-même la démence occidentale.

Les aveugles de bonne volonté, d'ailleurs, ne sont pas les moins redoutables.

Contre l'erreur, logiquement, ils s'enfoncent plus encore dans l'erreur. Contre le mal, nécessairement, ils s'enfoncent plus encore dans le mal. Tout l'empirisme législatif consiste à pallier les effets de l'anarchie en aggravant les causes.

Tout le féminisme aussi est là.

Les forces matérielles dérégées, sans contrepoids moral, écrasent les femmes. L'effort civilisateur, ce qui constitue le progrès, fut — par la femme surtout — de contenir ces forces en les subordonnant de plus en plus à la pensée et au sentiment. Le féminisme se contenterait de participer à la brutalité que notre anarchie a fait réapparaître. Par là, il consacre, il généralise la suprématie absolue de l'argent, du nombre, de la loi, — c'est-à-dire de la corruption, de la violence et de la fourberie. On le demande : En quoi le régime de la brutalité économique, politique et morale, voire physique, peut-il être favorable à l'être de pureté, d'intimité et de tendresse qu'est la femme ?

Heureusement, la plupart des femmes et des prolétaires ont encore dans le cœur, sinon dans la tête, des parties non contaminées. C'est de là que peut venir le salut.

Dans l'ordre, ils n'aspirent qu'au calme bonheur du dévouement. Il ne leur manque qu'une doctrine, une foi qui les raniment en les unifiant.

C'est donc le devoir impérieux de ceux qui savent et qui peuvent de s'employer à cet enseignement. Il

n'est pas d'œuvre plus urgente et qui puisse être plus féconde.

Dans *La Démocratie vivante*, *La Crise sociale* et *Les Classes moyennes*, l'auteur s'est occupé surtout des prolétaires. Ici, ce sera de la femme, dont le concours moral intelligent a plus d'importance encore. Une mère de famille qui a conscience de sa haute mission et qui tient dignement son sceptre peut faire plus de bien que tout le pitoyable troupeau bêlant des suffragettes ne peut faire de mal.

Cet ouvrage, on le voit, n'a pas d'autre propos que de rappeler aux femmes qu'elles ont à garder leur âme.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA PLUS GRANDE PUISSANCE

CHAPITRE PREMIER

CE QUI UNIFIE

I. — De l'universel	1
II. — Une langue artificielle	6
III. — Ce qui divise	12
IV. — La paix et le « droit des peuples »	15
V. — L'Église pacificatrice	18
VI. — L'antique chimère	22
VII. — Ce qui déchaîne la guerre civile ne peut établir la paix mondiale	25
VIII. — L'anarchie spirituelle	28
IX. — La religion nécessaire	32
X. — Temporel et spirituel	35
XI. — Catholicisme et positivisme	38
XII. — Le protestantisme	47
XIII. — Le positivisme dénaturé	54
XIV. — Le matérialisme	63

CHAPITRE II

CE QUI RÈGLE

I. — L'incompétence des scientifiques.	70
II. — L'impuissance de comprendre des métaphysiciens universitaires	84
III. — Métaphysiciens et universitaires: le dogmatisme.	94
IV. — Métaphysiciens et universitaires: l'esprit public	97
V. — Métaphysiciens et universitaires: La distinction du théorique et du pratique.	101
VI. — Métaphysiciens et universitaires: Accepter le devoir	104
VII. — Métaphysiciens et universitaires: Subordonner le personnel au social	109
VIII. — Métaphysiciens et universitaires: ce qui contraint et ce qui persuade	113
IX. — Métaphysiciens et universitaires: L'ordre d'abord.	116
X. — Métaphysiciens et universitaires: Séparation des pouvoirs, hiérarchie du savoir.	120
XI. — Métaphysiciens et universitaires: La discipline intellectuelle et morale	125
XII. — La liberté spirituelle	129
XIII. — L'indépendance spirituelle	134
XIV. — Vers l'ordre moral	137
XV. — La mission de l'art.	141
XVI. — Les trois éléments du pouvoir moral positif.	147

DEUXIÈME PARTIE

ESCLAVES PAR L'ORGUEIL, REINES PAR L'AMOUR

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME DÉVOYÉE

I. — La mode	151
II. — La tyrannie du couturier.	156
III. — Avantages de la mode	160

IV. — Le seul droit positif	163
V. — D'une vésanie sociale.	166
VI. — La conquérante	169
VII. — La dérisoire conquête.	174
VIII. — De l'éducation des filles	181
IX. — L'éducatrice des hommes	183
X. — Le couple futur.	186
XI. — Les cervelines	192
XII. — Les écervelées	200
XIII. — L'orgueil contre l'amour.	204
XIV. — Les filles de Gribouille	209
XV. — L'anarchie et le féminisme économique	213
XVI. — Les ouvrières	216
XVII. — Les enfants de l'ouvrière	222
XVIII. — La responsabilité familiale.	227
XIX. — Affamées, surmenées, avilies.	230

CHAPITRE II

LE POUVOIR MORAL DES FEMMES

I. — Le féminisme spontané	238
II. — Les chimères féministes	241
III. — La mission des femmes	245
IV. — La famille éducatrice	248
V. — L'union monogamique	252
VI. — La régression par le divorce.	256
VI. — La responsabilité des actes sociaux	261
VIII. — Par l'amour	264
IX. — L'indépendance du pouvoir féminin.	269
X. — La mère éducatrice.	273
XI. — Le règne du cœur	275

Les Idées politiques d'Auguste Comte ⁽¹⁾

Moins sévère en cela que Le Play, Comte mettait au-dessus des métaphysiciens la classe des légistes dont il avait, avec sa pénétration habituelle, caractérisé le rôle et apprécié les services. Malgré leur intime communauté d'origine, d'éducation et même de mœurs avec les métaphysiciens, les juristes se distinguent de ceux-ci par un peu plus de positivité.

L'œuvre de Comte elle-même nous servira de pierre de touche pour la vérification actuelle de cette observation. Si le positivisme n'a point pénétré dans les milieux politiques, il s'en faut que les milieux juridiques lui aient été aussi réfractaires.

Il y aurait, pour qui posséderait le goût et les moyens de l'entreprendre, une étude, très intéressante et très utile à faire, sur ce que l'enseignement du Droit, dans nos facultés, a pu emprunter à la pensée comtiste.

Cet emprunt est peut-être plus considérable qu'on ne le supposerait, à première vue. L'incompatibilité s'atteste si grande entre ce qu'on a appelé, si pompeusement, la science du Droit et le positivisme, étranger à la notion même de droit, qu'on pourrait nier *a priori* les relations de l'une avec l'autre, sans encourir le reproche de témérité. Et pourtant, dans la mesure où il nous est permis d'en juger, l'attention de nos juristes d'avant-garde, de nos maîtres les plus notoires en droit public, constitutionnel et administratif, semble avoir été fortement attirée et retenue, en ces derniers

(1) PAR TOUSSAINT CHIAPPIN. — (Jouve, édit.)

temps, par le renouveau comtiste auquel nous assistons.

Ce n'est pas rien que de lire, sous la plume de M. Maurice Hauriou, l'éminent doyen de la Faculté de Toulouse, dans ses *Principes de Droit public*, cette affirmation : « Il faut toujours remonter à Comte (en ces matières). » Sans doute, M. Hauriou, de qui l'originalité se tempère d'un prudent éclectisme, s'abstient-il souvent de remonter effectivement à Comte, *ut fons, ut principium*. Il n'en rend pas moins hommage à son magistère. Il y a vingt ans, la chose eût fait scandale et les colonnes du temple en eussent frémi.

Professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux, M. Léon Duguit, de qui le nom figure dans toutes les grandes et récentes controverses politico-juridiques, n'est pas éloigné de prêcher le comtisme intégral. Il confesse, avec un vif accent desincérité, dans son opuscule *le Droit social, le Droit individuel et la transformation de l'État*, l'influence capitale qu'une lecture de la *Politique positive* a exercée sur le développement de sa pensée. C'est au nom de Comte qu'il livre une guerre acharnée au concept du « droit subjectif ». « Un nouveau régime social se constitue, déclare M. Duguit, sur ce fondement : l'élimination du Droit subjectif, lisez : *le Droit de l'Homme*. »

Avec M. Toussaint Chiappini, qui a choisi, pour sa soutenance de thèse de doctorat *les Idées politiques d'Auguste Comte*, nous continuons à pénétrer au cœur de la Faculté de Droit. On peut prétendre hardiment qu'il y a quelque chose de changé dans les hautes sphères pédantocratiques quand de tels sujets se font admettre et accepter sans le moindre risque pour le candidat.

M. Toussaint Chiappini s'est proposé de confronter le Droit public et constitutionnel français avec le *Système de politique positive*.

Dans ce but, l'auteur, élaguant, émondant ce qui ne se rapportait pas à son sujet, a extrait de la *Politique positive*, lue, dépouillée, étudiée, méditée avec une minutie et une conscience méritoires, la constitution positiviste...

Pareille entreprise était en grand danger de chopper contre un écueil que M. Chiappini a su éviter avec un rare bonheur. Isolée des principes qui l'étaient, séparée des idées et des sentiments qu'elle implique, la constitution positiviste n'aurait guère plus de valeur que toutes celles imaginées par nos fabricateurs patentés, « race de Sieyès qui ne finit jamais ». Un corps sans âme, une mécanique sans moteur, voilà ce qu'il en resterait.

Mais M. Chiappini n'a pas négligé d'exposer, en manière de préambule, l'essentiel du Positivisme, de telle sorte que les institutions politiques préconisées par Comte restent adhérentes à l'ensemble de sa doctrine par ce qu'elle a de plus viscéral.

On serait peut-être tenté de critiquer comme un peu artificiel le plan adopté par l'auteur. M. Chiappini semble lier l'évolution des idées politiques de Comte à la marche des événements dont celui-ci a été le témoin.

Le gouvernement français sera républicain et non monarchique. C'est la leçon de février 1848.

La république française sera sociale et non politique. C'est la moralité des journées de juin 1848.

La république française sera dictatoriale et non parlementaire. C'est la conséquence de décembre 1851.

Mais nous aurions mauvaise grâce à chicaner là-dessus. Après tout, c'est à Comte lui-même que M. Chiappini a pris ce processus énoncé dans une note relative à l'essor empirique du républicanisme français. Cette division a permis à l'auteur de ranger, avec beaucoup d'ordre, ses matériaux. Et puis, il n'est pas inutile, au risque de commettre quelque exagération dans ce sens, de constater que le fondateur du positivisme a puissamment réagi sous les commotions politiques auxquelles il lui a été donné d'assister et qu'il ne s'était pas muré, comme on l'a faussement prétendu, dans son rêve et dans son système.

La conclusion de M. Chiappini, très écourtée, manque un peu de netteté. L'auteur y montre, à l'égard du positivisme, une sympathie et une admiration émues, mais il ne dépasse pas ce stade. Nous imaginons qu'il a dû être quelque peu gêné et bridé, comme on l'est toujours, en pareil lieu et en pareil cas, dans sa libre allure de penseur. Pareillement, faut-il voir, dans le reproche de métaphysique adressé à Comte, une petite concession à de certains mandarins dont c'est la marotte de vouloir surprendre Comte en flagrant délit de métaphysique. Si nous avons le loisir de cette discussion, il nous serait aisé de démontrer, par des textes précis, que Comte, préparé à son élaboration subjective par l'immense labeur objectif de la *Philosophie positive*, n'a jamais eu l'idée du « Progrès en soi » ni de la « Civilisation en soi ».

Encore une fois, ce sont là critiques vétilleuses, qui n'enlèvent rien à la valeur du beau travail dû à M. Chiappini.

Par la sincérité de son analyse, la fidélité de ses citations, la parfaite loyauté de sa méthode, M. Chiap-

pini s'est acquis les titres les plus certains à la reconnaissance des positivistes. Son livre manquait à la bibliographie positiviste. Il y comble une lacune et il y occupera une place d'honneur.

Grâce à M. Chiappini, une nouvelle avenue spacieuse, directe, aisée, conduit le public au positivisme, à travers les fourrés et les broussailles qui en défendaient l'entrée.

M. Chiappini a rendu témoignage à Comte, en pleine Faculté de Droit.

Ayant fait cela, qui était beaucoup, il a fait mieux encore, du même coup, en facilitant à une catégorie nombreuse de lecteurs, l'acquisition de la doctrine positiviste.

J. DESSAINT.

L'Union dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité et au delà ⁽¹⁾

Des critiques superficiels ont prétendu que le positivisme manquait de psychologie. L'œuvre tout entière de M. Antoine Baumann est la preuve du contraire. Ce délicieux écrivain, — beaucoup plus psychologue que philosophe et, surtout, sociologue, — a su utiliser fructueusement le tableau cérébral de Comte. Nul mieux que lui n'était désigné pour traiter cette question de l'union humaine sous toutes ses formes.

(1) Par ANTOINE BAUMANN. — Perrin et Cie, éd.

Sa pensée est d'autant plus sûre que l'union qu'il envisage est plus intime. Certaines pages sur l'influence de la femme dans la famille et dans l'amitié sont pleines de pénétration et de poésie.

Mais il n'y a pas que les jeux du cœur humain. C'est le seul reproche qu'on fera à M. Baumann de ne pas se tenir où il est maître, de ne pas s'en rapporter, pour le reste, au guide toujours si ferme qu'est Auguste Comte.

De telles natures, plus délicates que fortes, redoutent instinctivement le mouvement, surtout lorsqu'il est aussi confus et désordonné que celui auquel nous assistons. Elles ne s'y reconnaissent pas. Pour elles, c'est donc sagesse que de regretter un passé lointain qu'on peut idéaliser presque autant que l'avenir. La tradition leur est un refuge. Mais celui que Comte indique aux positivistes, en accordant l'ordre et le progrès, est moins précaire...

Plus encore, on déplorera qu'une exaltation sentimentale trop vive ramène M. A. Baumann à de très vieilles rêveries métaphysiques. Comte ne pouvait les ignorer et il les a négligées. Elles ont été reprises de nos jours, il est vrai, par Auguste Blanqui, Nietzsche, M. Guyau, Paul Carus, Auguste Forel et Lucien Arréat, dans ses *Croyances de demain* ; mais « retour éternel », « morale cosmique », « unité cosmique », un positiviste n'a pas à s'y arrêter. Il s'en tient au positif, à l'Humanité, par qui, seule, il est agi et pour qui, seule, il peut agir, penser, aimer...

Je me suis étendu plus qu'il ne convenait peut-être sur les réserves qu'un positiviste doit faire sur ce livre ; mais j'ai hâte d'ajouter que les passages visés tiennent fort peu de place.

Dès qu'il revient aux choses où le cœur seul inter-

vient, M. Baumann retrouve tous ses moyens, sa compétence, sa clarté, sa profondeur, sa poésie, — et son positivisme.

J'y insiste donc. On lira avec grand intérêt et sûr profit moral ces « entretiens positivistes ». Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage de ce genre, je n'hésite pas — les réserves rappelées — à l'inscrire ici, en terminant : une telle lecture rend meilleur.

G. DEHERME.

L'ART HÉROÏQUE ⁽¹⁾

Ce n'est pas seulement parce qu'il est l'œuvre de notre collaborateur Édouard Guerber (Jean Thorma) que nous tenons à signaler ce poème, c'est aussi parce qu'il relève d'une haute conception de l'art et de la mission du poète.

Fort bien composé, il se divise en trois chants :

1° Les vertus et les triomphes du poète ; 2° les règles et les lois de la poésie ; 3° les origines et les fins de la poésie.

Mais on ne commente pas un poème. Il n'y a qu'à le citer.

Voici, dans le premier chant, de nobles exhortations :

Ah ! ne sois pas jaloux de ceux-là qu'on acclame !...
Car c'est par ce qu'ils ont de vulgaire dans l'âme,
Que, de la foule aveugle, ils sont les favoris...

(1) *L'Art héroïque*, poème, par ÉDOUARD GUERBER, 3 fr. 50.
— Georges Crès, éd., 116, boulevard Saint-Germain.

...Qu'importe ! sois celui qui souffre et qui pardonne,
Travaille sans espoir pour tous ceux qui viendront,
Et songe en te tressant toi-même ta couronne,
Que nul n'est assez haut pour te la mettre au front.

Il n'y a qu'un trésor qui vaille, c'est l'amour,
Tel que le multiplie une grande âme en elle,
Elle enrichit par lui tout ce qui croit autour,
Et de le prodiguer elle le renouvelle.

Poète ! sois cette âme imprudente ; tu dois
Aimer tout ce qui vit sans prétendre qu'on t'aime,
Et lui donnant toujours plus que tu n'en reçois :
Si l'homme veut ton cœur, te l'arracher toi-même.

C'est toujours se tromper que se prendre pour fin,
L'orgueil est une erreur s'il n'est une défaite...

Et voici encore, dans le deuxième chant, de sages
conseils :

Si ton œuvre, à ceux qui la lisent,
Ne doit faire le plus grand bien,
Ne te plains pas qu'ils la méprisent,
Elle ne vaut rien.

Si sur la terre, elle n'allume
Ni l'héroïsme ni la foi,
Dilettante ! brise ta plume,
Sophiste ! tais-toi.

Suggérer l'héroïsme aux hommes,
Telle est la tâche d'écrivain.
Ah ! fais des ombres que nous sommes
Jaillir le divin...

Éloquence des mots, vide de tout amour,
Hors l'amour pleinement insensé de toi-même,
Pas plus qu'aux dieux menteurs à qui tu fais la cour,
Je ne te permettrai l'accès de mon poème.

Je sais que toute emphase est laide, je connais
Le prix de la pensée humble et simplement dite;
La parole qui veüt parader, je la hais,
L'Art n'est que l'âme humaine exactement traduite...

Pleine de l'appétit funeste du malheur,
La Muse romantique aime les catastrophes...

...Et pour son âme absurde et pourtant dogmatique,
Vaine est toute raison, tout bon sens odieux,
Et tels que nul sur eux n'a le droit de critique,
Nos désirs sont des rois et nos instincts, des dieux...

...Mais les temps sont venus de remettre à leur place
Minerve enfin proscrite, Apollon renversé :
La bestiale ardeur des passions nous glace,
Rien n'est beau qui ne soit sereinement pensé...

...Votre style est impur comme votre pensée...

La nôtre se veut dure au moins en apparence.
Nous ne nous faisons pas un mérite d'aimer.
Aucune vanité n'est dans notre souffrance.
Si pleure en nous l'enfant, nous le savons calmer.

Nous voulons que l'amour intelligent nous mène,
Que notre volonté dirige tous nos pas ;
Notre âme a la pudeur de la tendresse humaine,
Et de nos passions nous ne trafiquons pas...

Dans la troisième partie enfin, M. Édouard Guerber adjure le poète de s'élever plus haut que l'art même. Ici, sa pensée est moins sûre. Aussi son vers est moins plein. Il cherche Dieu, et ne le trouve pas. Des nuées métaphysiques qu'il ne peut dissiper complètement lui cachent l'Humanité.

Mais il est dans la voie. On ne s'unifie que dans la clarté. M. Guerber aspire trop à l'unité pour ne point s'y efforcer vraiment. Déjà, ce Lorrain prend pied sur la terre de ses pères.

...Ames des lieux français, mêlez-vous à mes chants !...

...Ah ! que mon œuvre soit la fidèle copie
 De ta belle réalité,
 Plus belle que tout rêve et que toute utopie,
 O pays si divers et si plein d'unité,
 Terre unique, terre parfaite,
 France que la plus haute intelligence a faite !

C'est donc en positiviste, encore qu'il s'en défende, que M. Édouard Guerber termine son beau poème, c'est-à-dire en chantant la beauté et la bonté des provinces françaises, des grandes réalités de la patrie, et la glorieuse histoire qui les anime.

G. DEHERME.

Les Livres qui font penser

De la plupart des ouvrages qui vont être mentionnés il y aurait à dire beaucoup plus. Mais ils sont nombreux, et la place nous est mesurée.

Nos lecteurs nous excuseront. Aussi les auteurs qui, sachant bien que nous ne pouvions plus le reconnaître par notre médiocre publicité, ont tenu, néanmoins, à nous envoyer leurs œuvres.

La Formation des caractères, par le docteur CH. FIES-SINGER, 3 fr. 50. (Perrin, éd.). — Grosse question. L'auteur ne l'a pas traitée en pédant. Ce fin observateur, ce vrai savant a le souci de la clarté. S'entendant, il lui est aisé de se faire entendre. Sa philosophie est toute française, elle est aimable. Que de substance pourtant dans ces pages alertes !

On ne saurait trop recommander un livre qui fait revenir sur tant de prénotions et tant de préjugés, — et ceux-là

mêmes qui se croient du rationalisme parce qu'ils sont du matérialisme.

L'ouvrage se compose de cinq parties.

Dans la première, « les règles de formation », l'auteur s'occupe de l'éducation et de ses rapports avec la morale et la religion.

Dans la deuxième, « les déviations morbides », les maladies de l'inconscient, les suggestions morbides sont étudiées par un médecin psychologue qui n'a eu qu'à choisir parmi les faits dont l'a muni une glorieuse carrière de praticien.

La troisième, « les adaptations féminines », est insuffisante à mon sens. La part de la femme dans la formation des caractères, dans l'éducation est capitale. Ce n'est pas seulement par son intuition qu'elle agit.

Enfin, dans les deux dernières parties, « les qualités et les défauts des caractères », « les exemples », l'auteur examine les cas, les vertus et les vices qui déterminent les caractères. Quelques grands noms historiques lui fournissent ses exemples.

Vingt régimes alimentaires en clientèle ; la Thérapeutique en vingt médicaments ; le Traitement des maladies du cœur et de l'aorte, par CH. FIESSINGER, 3 vol. à 4 francs chacun. (Maloine, éd.). — Je ne puis que signaler ces indispensables ouvrages de la « Bibliothèque des praticiens ». Le succès qu'ils ont obtenu dans le monde médical, pour grand qu'il soit, est encore bien au-dessous de celui qu'ils méritent.

L'Enquête, par PIERRE HAMP, 3 fr. 50. (Éditions de la *Nouvelle Revue française*). — De même que dans *le Rail*, *Marée fraîche*, *Vin de Champagne*, l'auteur évoque « la peine des hommes ». Son « enquête » porte sur les ouvriers tisseurs du Nord. Elle nous fait pénétrer dans les logis de misère et dans des âmes plus pauvres encore. Une angoisse vous étreint, et l'on se demande avec l'auteur finissant son livre : « Matin ? Soir ? Quelle heure de l'Humanité ? »

Pierre Hamp est un écrivain qui fait sentir. Son talent est fait de sincérité.

Le Désarroi de la conscience française, par ALPHONSE SÉCHÉ, 3 fr. 50. (P. Ollendorf, éd.). — L'auteur nous dépeint le désarroi de la conscience dans l'art, le sentiment, la morale et les mœurs, la foi religieuse, la politique, etc... Il nous en montre vigoureusement les désastreuses conséquences. C'est l'anarchie qui se généralise, c'est la civilisation qui s'écroule. Mais le remède ? Ici, M. Alphonse Séché manque, lui aussi, de certitudes. Il hésite, il n'entrevoit que des expédients. C'est qu'il y faut une doctrine. On y viendra, et l'auteur d'abord. C'est déjà beaucoup de voir le mal aussi nettement.

« **L'Action française** » et la religion catholique, par CHARLES MAURRAS, 3 fr. 50. (Nouvelle librairie nationale, 11, rue de Médicis). — Ouvrage de polémique. L'auteur répond à quelques catholiques étroits qui l'ont dénoncé comme un danger pour l'Église. On connaît sa position. Imprégné de positivisme, c'est du dehors, en patriote, en défenseur de la civilisation qu'il tient pour le catholicisme. Il a de magnifiques campagnes et quelques victoires à son actif.

Belles raisons pour l'attaquer ! Charles Maurras en appelle finalement à l'autorité souveraine. Hélas ! le pape n'a pas approuvé. On dit même qu'il a préparé une réponse pour condamner Charles Maurras, ses amis et le positivisme. Ce serait une faute grave, dont ne se réjouiraient que les modernistes, les protestants, les franc-maçons et tous les ennemis de l'Église.

La Liberté de la pensée ; Au tournant de la route, par GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS, 2 vol., 10 francs et 5 francs. (F. Alcan, éd.). — Bien que je ne puisse y consacrer que quelques lignes, je tiens à signaler ces deux volumineux ouvrages. L'auteur a de hautes aspirations. Son enthousiasme lui tient lieu d'une doctrine. Mais pense-t-il que cela puisse en tenir lieu pour l'ensemble des hommes ? Lui-même, il verra cette belle flamme baisser et pâlir... Il comprendra alors que l'orgueil de se vouloir grand, ce qu'il nomme l'*artistocratie*, ne suffit pas à nourrir une âme. Et c'est à quelque chose de plus grand que toute grandeur qu'il se voudra prendre. Il ne le trouvera que dans une

religion. Ce n'est pas en se déliant, c'est en se liant que la pensée et le sentiment se libèrent et s'élèvent. « La soumission, dit Comte, est la base du perfectionnement. »

Religion et pédagogie, par P. GILLET, 3 fr. 50. (Desclée de Brouwer, éd.). — L'auteur s'adresse surtout aux éducateurs catholiques. Examinant successivement l'idéal, la réalité et la méthode pédagogiques, il établit qu'il n'y a pas d'éducation, au vrai sens du mot, qui est « élever », sans religion. Mais pourquoi identifie-t-il la sociologie, fondée par A. Comte, avec les pénibles élucubrations de quelques cuistres de Sorbonne ? pourquoi, surtout, confond-il le positivisme avec la brumeuse métaphysique matérialiste des Lévy-Brühl et Durkheim ? Tout ce qu'il croit dire contre le positivisme, en s'en prenant à la morale laïque, un vrai positiviste peut le redire, et avec de plus solides raisons.

Essai sur le problème de la misère, par ANATOLE WEBER, 5 francs. (Marcel Rivière, éd.). — Dans ce livre fortement documenté, l'auteur recherche quelle aide sociale peut être donnée aux nécessiteux adultes valides. Voici quelques titres de chapitre qui peuvent donner une idée de l'ampleur avec laquelle l'auteur a composé son ouvrage : la misère et les miséreux, l'évolution dans les modes de secours et les organismes d'assistance, la loi morale, la charité, la méthode répressive, prévoyance individuelle, prévoyance collective, prévoyance sociale, les données modernes du problème, le devoir de secourir, l'aide sociale aux nécessiteux adultes valides, classification des miséreux, plan général de l'organisation de l'aide sociale...

Comment la France perdra ses colonies, par H. TRIDON ; 2 fr. 50. (Éditions, 40, rue de Seine). — M. H. Tridon est un vieux colonial. C'est par l'expérience qu'il s'est instruit des vérités sociales. Il a constaté le mal que peuvent faire aux colonies les faux principes de la métaphysique révolutionnaire. Notons-le : pour nous avertir que la France est menacée de perdre ses colonies, il commence

par dénoncer la « Déclaration des droits de l'homme ». Hélas ! l'anarchie va perdre la France elle-même.

Et c'est ce qu'un autre colonial, M. Henri de Montpezat s'efforce de démontrer.

Le Roi de France plutôt que le Roi de Prusse, par HENRI DE MONTPEZAT, 3 fr. 50. (G. Oudin, éd., 24, rue de Condé). — Réponse aux livres de Marcel Sembat et de Charles Maurras et dont le titre exprime la conclusion.

Signalons à l'auteur cette excellente étude de politique positive : *Les conservateurs républicains*. Il y trouvera ce qu'il cherche : une doctrine républicaine. Il apprendra que, si le système électif est nécessairement anarchique et absurde, *sous tous les régimes*, une république se peut concevoir sans système électif. Il y a là une confusion à éviter.

Certes, nous aussi, nous préférons le roi de France au roi de Prusse, et même aux tyranneaux parlementaires, aux démagogues ploutocrates ; mais il y a à concilier définitivement l'ordre et le progrès.

Faut-il un nouveau Concordat ? par JACQUES BONZON, 2 francs. (Éditions Presse française, 12, rue Servandoni). — Jacques Bonzon avait adressé ce questionnaire à une centaine de personnalités plus ou moins qualifiées :

« 1° La loi de Séparation doit-elle être intégralement maintenue ?

« 2° Doit-elle être intégralement changée ?

« 3° Doit-on revenir au régime antérieur ?

« 4° Doit-on chercher un type intermédiaire ?

« 5° Dans quel sens ? Dans celui de l'établissement communal d'utilité publique, ou dans tout autre plus ou moins centraliste ?

« 6° Doit-on reprendre des relations diplomatiques avec le gouvernement pontifical, et rétablir l'ambassade du Vatican ? »

Entre son introduction et sa conclusion, M. Jacques Bonzon publie une quarantaine de réponses. Enquête intéressante.

L'Offrande lyrique (Gitanjali), par RABINDRANATH TAGORE, traduction d'ANDRÉ GIDE, 3 fr. 50. (Éditions de *la Nouvelle*

Revue française, 35, rue Madame). — Voici un admirable spécimen de la littérature hindoue d'aujourd'hui. On sait que Tagore vient de recevoir le prix Nobel. M. André Gide a traduit avec beaucoup de soin la version anglaise du *Gitanjali*. « Il m'a paru qu'aucune pensée de nos jours ne méritait plus de respect, dit-il, j'allais dire de dévotion, que celle de Tagore et j'ai pris mon plaisir à me faire humble devant lui, comme lui-même pour chanter devant Dieu s'était fait humble. »

La Connaissance émotionnelle, par ARMAND DEMELIN, 3 fr. 50. (E. Rey, éd., 8, boulevard des Italiens). — « Essai critique et documentaire sur l'intégralisme », annonce le sous-titre. L'intégralisme est une école littéraire fondée par le poète Adolphe Lacuzon. On y proclame que la poésie — devenue intégraliste, il va sans dire — remplacera désormais la philosophie et toute religion.

L'auteur nous cite de beaux vers de M. Lacuzon. Mais le talent ne justifie pas les divagations. On proposerait volontiers à M. Lacuzon une tâche digne d'un poète : ce serait, pour le *Catéchisme positiviste*, par exemple, celle que, pieusement, modestement, Pierre Corneille accomplit pour *l'Imitation*.

Cours de doctrine et de pratique sociales, 6 francs. (J. Gabalda, éd., 90, rue Bonaparte). — Compte rendu *in extenso* de la X^e session de la Semaine sociale (1913). On y trouve d'intéressantes études sur la responsabilité et les problèmes de l'heure présente. Les Annales de la Semaine sociale sont indispensables à ceux qui veulent suivre le mouvement des idées et surtout celles du catholicisme social.

La Genèse du XIX^e siècle, par H.-S. CHAMBERLAIN, édition française par ROBERT GODET, 2 vol., 12 francs. (Payot, éd., 4, rue Saint-André-des-Arts). — Cet ouvrage important a eu de nombreuses éditions à l'étranger. Un critique a pu dire qu'il donnait « de quoi penser pour toute une vie ». L'auteur est un historien qui a des vues d'ensemble. Il sait ordonner ses matériaux, et donc construire. Le

titre de l'édition française indique l'objet du livre : rechercher les fondements de la civilisation occidentale.

A. O. Barnabooth, par VALÉRY LARBAUD, 3 fr. 50. (Édition de *la Nouvelle revue française*). — Journal d'un milliardaire qui a du vague à l'âme et donc des prétentions littéraires. Encore qu'il ait plus de 400 pages, on lit ce livre avec agrément.

Jean Barois, par ROGER MARTIN DU GARD, 3 fr. 50. (Édition de *la Nouvelle revue française*). — Ce livre a 100 pages de plus que le précédent, et le lecteur s'en aperçoit à mi-chemin. L'auteur a voulu y inclure toute une philosophie appuyée par l'histoire d'un demi-siècle. Philosophie et histoire très simples, il est vrai : On y présente l'affaire Dreyfus comme une révolution et Hæckel comme un penseur.

Néanmoins, dans son ensemble, l'œuvre est curieuse et vaut qu'on la remarque. Elle pourrait même être lue si elle était réduite de moitié. L'auteur doit être à l'âge heureux où l'on ne doute pas de soi.

L'Homme-fourmi, par HAN RYNER, 3 fr. 50. (Figuière, éd.). — J'ai dit le bien que je pensais de ce roman philosophique quand il parut pour la première fois, en 1901. Aujourd'hui, j'apprécierais mieux la forme, sans doute ; mais je ferais plus de réserves sur une pensée qui manque de consistance.

Servitude et grandeur ecclésiastiques, par MARCELLE FERRY, 3 fr. 50. (Stock, éd.). — Ce que Vigny a fait pour le soldat, l'auteur s'est proposé de le faire pour le prêtre. Mais le prêtre est plus grand... Quelle servitude que celle qui, en vous liant pour la vie, vous délie de tout ! Et quelle grandeur que celle qui vous élève jusqu'à Dieu !

Monseigneur Vital, par le Père LOUIS DE GONZAGUE (Librairie Saint-François). — C'est une page intéressante de l'histoire du Brésil.

Né le 27 novembre 1841, Antoine Gonzalvès de Oliveira, frère mineur capucin, fut nommé évêque d'Olinda, le

21 mai 1871, à 27 ans. Il mourut jeune, le 4 juillet 1878, mais sa vie trop brève fut des mieux remplies et son œuvre lui a survécu.

En prenant possession de la direction de son diocèse, Mgr Vital y trouva en effet un grand désordre. La franc-maçonnerie en avait profité pour pénétrer le clergé, les confréries. La confusion et la corruption étaient au comble. Mgr Vital entreprit de rétablir l'ordre, et il engagea une lutte terrible contre la puissante organisation de l'anarchie qu'est la franc-maçonnerie.

Il eut le plus grand bonheur que peuvent avoir les hommes d'action : celui d'être persécuté. Il fut condamné à quatre ans de travaux forcés. L'amnistie le libéra, il est vrai, après dix-huit mois de dure captivité ; mais il eut à subir des épreuves morales plus douloureuses encore. Sa ténacité, son dévouement triomphèrent de tous les obstacles et il parvint à purifier l'Église brésilienne de toute influence maçonnique. C'est une belle figure que nous fait revivre dans ce livre le Père Louis de Gonzague.

« Mgr Vital, écrit-il, a été l'une des plus pures gloires de l'Ordre des Frères mineurs capucins. Son originalité fut d'avoir inauguré la lutte contre la franc-maçonnerie dans un pays où elle était toute-puissante, et d'avoir montré, à l'égard du pouvoir civil, une indépendance trop rare dans le clergé brésilien. Son exemple n'a pas été perdu et, après la révolution de 1889, les radicaux n'ont pu, en séparant l'Église de l'État, que donner raison à ses prévisions ; de cette nouvelle épreuve, le catholicisme est sorti plus fort, le clergé libéré d'entraves incessantes et intolérables. »

L'auteur aurait dû rappeler ici que le catholicisme doit ces avantages d'un large libéralisme au positivisme qui prit une part prépondérante à l'institution et à l'organisation de la République brésilienne. En séparant l'Église de l'État dans cet esprit sympathique, en réalisant la liberté de l'enseignement que les catholiques brésiliens savent si bien apprécier, les législateurs n'ont pas manqué, dans la plupart des États, de rappeler les principes positivistes.

Et remarquons-le. C'est, au contraire, sous le règne d'un empereur catholique, sous le régime concordataire,

quand le catholicisme est reconnu comme religion d'État, que la franc-maçonnerie est toute-puissante, que le clergé est dissolu et indiscipliné, que Mgr Vital est persécuté.

Il y a là une indication dont feront bien de tenir compte les catholiques français qui ont encore quelque injuste prévention contre le positivisme.

Les Femmelins, par P.-J. PROUDHON, introduction par HENRI LAGRANGE, 1 franc (Nouvelle librairie nationale). — Ces extraits fort bien choisis sont précédés d'une excellente introduction de M. Henri Lagrange, qui a composé ce recueil.

Les « femmelins » — le mot est de Proudhon lui-même, ce sont, ici, les « grandes figures romantiques » : J.-J. Rousseau, Béranger, Lamartine, Mme Roland, Mme de Staël, Mme Necker de Saussure, George Sand. Proudhon, lui, ne visait pas spécialement les écrivains romantiques, mais les auteurs de la littérature romanesque, toute la gendlettrée mercantile.

Étant contre les littérateurs et ce qu'on appelle communément la littérature, Proudhon avait une haute opinion de la vraie littérature et de l'art. *Les Majorats littéraires*, qui sont un vigoureux réquisitoire contre l'absurdité de la propriété littéraire et artistique en témoignent.

« Le moment d'arrêt de la littérature française commence à Rousseau, écrit Proudhon. Il est le premier de ces femmelins de l'intelligence, en qui, l'idée se troublant, la passion ou affectivité l'emporte sur la raison, et qui, malgré des qualités éminentes, viriles même, font incliner la littérature et la société vers leur déclin... Toute littérature en progrès, ou si l'on aime mieux, en développement, a pour caractère le mouvement de l'idée, élément masculin ; toute littérature en décadence se reconnaît à l'obscurcissement de l'idée, remplacée par une loquacité excessive, qui fait d'autant mieux ressortir le faux de la pensée, la pauvreté du sens moral, et, malgré l'artifice de la diction, la nullité du style. » G. DEHERME.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

VIENT DE PARAÎTRE :

LES
CONSERVATEURS RÉPUBLICAINS
ET LEUR MISSION

D'après *l'Appel aux Conservateurs*, d'AUGUSTE COMTE

Par J. DESSAINT

Un volume in-16 de 160 pages. Prix 2 fr.

PERRIN et C^{ie}, Éditeurs, 35, Quai des Grands-Augustins

VIENT DE PARAÎTRE :

LE POUVOIR
SOCIAL DES FEMMES

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 290 pages. Prix 3 fr. 50

PERRIN et C^{ie}, Éditeurs, 35, Quai des Grands-Augustins

Autres ouvrages de M. Georges Deherme.

- Croître ou Disparaître**, un vol. in-16 de 280 pages (Perrin et C^{ie}, éditeurs) 3 fr. 50
- La Crise sociale**, 3^e édition, un vol. in-16 de 375 pages (Bloud et C^{ie}, éditeurs). 3 fr. 50
- Auguste Comte et son œuvre.** — *Le Positivisme*, un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte (Giard et Brière, édit.). 2 fr. 50
- L'Afrique occidentale française.** — *Action politique. Action économique. Action sociale.* — Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France. Un vol. in-8 de 528 pages (Bloud et C^{ie}, éditeurs) 6 fr.
- La Démocratie vivante**, un vol. in-8 de 402 pages (*épuisé*).

L'UNION

dans la Famille, dans la Patrie, dans l'Humanité et au delà

ENTRETIENS POSITIVISTES

Par ANTOINE BAUMANN

Un volume in-16 de 285 pages. Prix 3 fr. 50

PERRIN et C^{ie}, Éditeurs, 35, Quai des Grands-Augustins

LES IDÉES POLITIQUES D'AUGUSTE COMTE

Par TOUSSAINT CHIAPPINI

Un volume in-8 de 200 pages. Prix 5 fr.

JOUVE, Éditeur, 15, Rue Racine

LES CLASSES MOYENNES

Étude sur le parasitisme social

Par GEORGES DEHERME

Un volume in-16 de 320 pages. Prix 3 fr. 50

PERRIN et C^{ie}, Éditeurs, 35, Quai des Grands-Augustins

L'ART HÉROÏQUE

POÈME

Par ÉDOUARD GUERBER

Un volume in-8 de 202 pages. Prix 3 fr. 50

Georges CRÈS, Éditeur, 116, Boulevard Saint-Germain
